

le faire mettre en liberté. Paul, cet homme n'est pas coupable ; il ne peut pas l'être, et je viens vous prier, vous demander à genoux de lui rendre sa liberté... Non, j'en suis persuadé. Jean Hartman n'est pas coupable.

Le jeune homme releva la religieuse agenouillée, en lui disant :

—Je le sais, Graziella.

—Oh ! merci ! Mais alors faites-le donc mettre en liberté.

—C'est ce que je vais faire, reprit le baron d'un ton résolu ; j'ai en mains l'aveu du vrai coupable.

Les yeux de Félicité lançaient des éclairs.

—Je ne vous demande pas qui c'est, Paul ! fit la Sœur d'une voix suppliante, je suis venue vous implorer pour l'innocence persécutée. Jean Hartman est pauvre,—mais c'est un honnête homme, qui a déjà beaucoup souffert et qui peut-être, si vous ne vous hâtez de le délivrer, recevra dans sa prison la couronne du martyr ; car il mourra. Vous ne voudriez pas avoir la conscience chargée de sa mort !

—Non, non ! fit Paul. Je vais faire mettre Hartman en liberté.

—Monsieur, vous oubliez !... *Kalbutia* Madame.

—Je n'oublie rien, Madame. Si vous voulez être injuste et coupable envers un pauvre malheureux, libre à vous ; mais pour moi, je ne veux pas l'être plus longtemps.

—Paul, je vous en remercie ! s'écria Sœur Mathilde, en s'élançant vers Paul dont elle prit les mains, qu'elle baisa en les arrosant de larmes. Oh ! oui, je vous en remercie ! Vous avez toujours la même noblesse de sentiments, et je reconnais bien en vous le frère d'adoption de mes jeunes années, maintenant, ma mission est remplie... Adieu, Paul, frère—adieu !

—Non, non ! ne nous quittez pas encore ; s'écria le baron.

—Il le faut bien, l'heure est là. Madame, ajouta-t-elle en s'approchant de la baronne ; si j'ai réellement apporté ici le malheur avec moi, c'est bien indépendamment de ma volonté. Je donnerais de bon cœur, au contraire, le meilleur de mon sang pour vous voir heureuse... En quoi, Madame, vous ai-je offensé ? Parlez ; je m'humilierai devant vous, je m'avouerai

coupable et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour réparer mes torts.

—C'est... fit en hésitant Félicité, honteuse de son emportement.

—Dites-le sans crainte, interrompit Paul, vous haïssiez déjà Graziella, lorsqu'elle était encore dans le monde.

—Vous m'insultez, Monsieur.

—Et maintenant, continua le jeune homme, maintenant encore, c'est la jalousie qui vous a soufflé les paroles inconsidérées que vous avez adressées à ma sœur adoptive.. Mais pourquoi cette jalousie, poursuivit-il avec mépris, tandis que vous avez avoué plus d'une fois que vous ne m'aimiez pas.

—De la jalousie ! Et à quel propos, s'écria la Sœur, à quel propos ?..... Depuis quand l'affection fraternelle nous serait-elle interdite ? N'ai-je pas renoncé à tout amour selon le monde ? Ne lui ai-je pas dit adieu à jamais, pour ne plus aimer que Dieu, et après Lui les malheureux ? Pourriez-vous croire que sous la robe de la religieuse bat un cœur rempli d'autres sentiments que ceux auxquels elle a juré, au pied de l'autel, de rester fidèle jusqu'à la mort ?... Ah ! j'ai toujours aimé Paul comme un frère : il le sait bien... Je vous en supplie, laissez-moi conserver cette affection : c'est un doux souvenir des jours heureux que je lui ai dus..

La baronne semblait touchée, et elle reprit avec plus de douceur :

—Je ne vous envie pas ce sentiment.

—Et vous dites, Paul, que Félicité ne vous aime pas !... Ah ! rétractez cette parole et aimez-vous mutuellement. Renoncez, je vous en supplie, renoncez aux préventions qui règnent peut-être dans vos cœurs ; oubliez vos torts l'un envers l'autre, et ne faites pas de votre vie en ce monde un enfer anticipé. Paul, Félicité ! donnez-vous le baiser de paix, il vous rendra l'amour et la consolation.

Une larme brilla dans les yeux de Paul.

—Vous pleurez, Paul...—Félicité, je connais son cœur : c'est une source de bonté, aimez-le bien et il vous le rendra... Paul, si vous croyez parfois aimer une autre femme, chassez cette pensée de votre esprit, car c'est une pensée

coupable. Félicité n'est pas seulement votre épouse—elle est la mère de votre enfant.

En ce moment le petit être se mit à pleurer amèrement ; la Sœur le prit hors de son berceau, et vint s'agenouiller devant les parents courroucés, en élevant leur enfant dans ses bras.

—Père, mère, s'écria-t-elle vivement émue, *pourriez-vous demeurer insensibles aux larmes de votre enfant ?*...

Félicité sentit son orgueil vaincu : les paroles prononcées par la jeune religieuse avec tant d'émotion avaient fait sur son âme un effet merveilleux. Ce mouvement si sincère, si cordial, émut Paul jusques aux plus intimes replis de son cœur.

—Allons, Paul, continua la Sœur, tendez la main à votre femme, et embrassez-la...

La tête baissée, honteux—pour ainsi dire—de son émotion, Paul considérait le tablean qui s'offrait à ses regards. La voix de sa sœur l'avait touché ; elle avait fait vibrer en lui une corde qu'il croyait brisée depuis longtemps et pour toujours. Oubliant le passé, par amour pour Graziella et par amour pour son enfant, il s'éleva en son cœur un désir sincère de réconciliation, et bientôt les mains des deux époux s'entrelacèrent, tandis que la Sœur reprenait, d'une voix suppliante :

—Ah ! n'hésitez pas, unissez vos mains tremblantes, entrelacez-les avec celles de votre enfant chéri...

Le premier et le plus doux baiser, depuis le jour de leur mariage, fut échangé entre les jeunes époux, et tous deux sentirent au fond de leur cœur une étincelle de bonheur.

—Dieu soit loué ! dit la Sœur en levant les yeux au ciel ; Dieu, soit loué !... et puisse ce baiser être le sceau d'une paix qui ne finira plus.

—Dieu le veuille ! dit Paul.

—Graziella, ajouta Félicité, pardonnez-moi les paroles dures que je vous ai adressées tout-à-l'heure.

—Chut ! je n'ai rien à pardonner ! répondit Sœur Mathilde.

—Paul, reprit Félicité, rendez la liberté à ce pauvre Hartman ; mais votre femme, la mère de votre enfant vous en supplie : épargnez mon père.